

entrées libres



Écrire et lire l'Enseignement catholique / N°46 / février 2010

RENCONTRE
**Christian
MERVEILLE**

**Des maths
désertées**

**La fabrication
des inégalités**

édito

3 Des raisons de vivre

des soucis et des hommes

4 Refonder le qualifiant

écoles du monde

5 Café Lompré, Haïti, 13 janvier 2010

entrez, c'est ouvert!

6 Dans la peau d'un demandeur d'asile

7 Un magasin didactique
Une solution pour chacun

ils en parlent encore...

8 Christian MERVEILLE
"L'instituteur donne des clés à l'enfant"

mais encore...

10 Jeu du foulard: quelle prévention?

11 Des maths désertées

et vous, que feriez-vous?

12 Quand la culture gâte l'école

avis de recherche

14 La fabrication des inégalités

rétroviseur

16 Portrait d'un précurseur

hommage

17 Jean-Pierre ASTOLFI
Saveurs d'apprendre

zoom

18 Dans les petits papiers d'Isabelle

service compris

20 Mais que fait le SeGEC?
Un dépliant et des formations pour les PO
www.jarretequandjeveux.org

entrées livres

21 Le grand miroir ■ Un libraire, un livre ■ L'extrait

outil

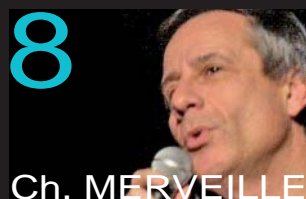
22 L'argent est un bon serviteur, mais un mauvais maître

hume(o)ur

24 Une leçon presque parfaite ■ Le CLOU de l'actualité



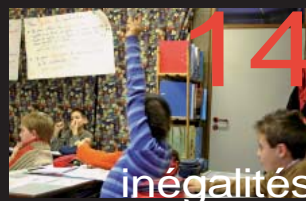
édito



Ch. MERVEILLE



maths



inégalités



ENSEIGNEMENT CATHOLIQUE

entrées libres

Février 2010 ■ N°46 ■ 5^e année
Périodique mensuel (sauf juillet et août)
ISSN 1782-4346entrées libres est la revue de
l'Enseignement catholique en
Communautés francophone
et germanophone de Belgique.www.entrees-libres.be
redaction@entrees-libres.be

Rédacteur en chef et éditeur responsable

François TEFNIN (02 256 70 30)
avenue E. Mounier 100 - 1200 Bruxelles

Secrétaire

Nadine VAN DAMME (02 256 70 37)

Création graphique

Anne HOOGSTOEL

Membres du comité de rédaction

Anne COLLET
Jean-Pierre DEGIVES
Sophie DE KUYSSCHE
Benoît DE WAELE
Brigitte GERARD
Thierry HULHOVEN
Anne LEBLANC
Marie-Noëlle LOVENFOSSE
Marthe MAHIEU
Bruno MATHELART
Guy SELDERSLAGH
Jacques VANDENSCHRICK

Publicité

Marie-Noëlle LOVENFOSSE
(02 256 70 31)

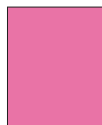
Abonnements

Laurence GRANFATTI (02 256 70 72)

Impression

IPM Printing SA Ganshoren

Tarifs abonnements

1 an: Belgique: 16€ ■ Europe: 26€
Hors-Europe: 30€
2 ans: Belgique: 30€ ■ Europe: 50€
Hors-Europe: 58€À verser au compte n°191-0513171-07
du SeGEC
avenue E. Mounier 100 - 1200 Bruxelles
avec la mention "entrées libres".Les articles paraissent sous la respon-
sabilité de leurs auteurs.Les titres, intertitres et chapeaux sont
de la rédaction.Textes conformes aux recommandations
orthographiques de 1990.entrées libres est imprimé sur
papier FSC par l'imprimerie
IPM Printing SA.Des raisons
de vivre

Comment commenter l'actualité politique qui fait régulièrement l'objet de cet éditorial? Elle paraît bien peu de choses, quand la mort vient frapper à la porte de nos écoles. Ces dernières semaines, cela a été plusieurs fois le cas. Notamment, lors du suicide d'un rhétoricien de l'Institut Saint-Louis à Namur et de la disparition d'un professeur du Collège Notre-Dame de Hannut dans l'explosion d'un immeuble à Liège.

Bien sûr, les deux situations évoquées sont différentes. Leur origine et leur contexte, les questions qu'elles posent, les réactions qu'elles suscitent ne sont pas les mêmes. Si on peut pourtant les rapprocher, c'est sans doute par l'incompréhension qu'elles provoquent.

Incompréhension qu'à l'intérieur de nos écoles, il nous appartient d'affronter. En respectant tout d'abord la douleur des proches, à l'abri d'une médiatisation parfois indécente par les hypothèses qu'elle se croit autorisée à formuler. En pensant aussi à toutes ces morts, volontaires ou involontaires, qui restent anonymes et dont certaines ne trouvent pas autour d'elles autant de compassion.

Dans ces moments de peine, de colère, de doute, nous recherchons parfois auprès des experts des explications qui pourtant, dans leur rationalité, ne combleront jamais la question. Tant celle-ci est ailleurs.

L'École est, par définition, un lieu et un temps tournés vers demain, vers l'espoir, vers les projets. C'est pourquoi, sans doute, nous ressentons aussi ces disparitions comme une atteinte à notre mission. Comment, dès lors, accompagner les jeunes et les collègues pour faire face? Sans doute, inlassablement, en écoutant d'abord ce qu'ils ont à dire. À partir de leurs interrogations, des émotions et des sentiments qu'ils éprouvent, nous pourrions alors échanger à propos des raisons de vivre. Y compris de nos raisons de vivre. Celles qui rejoignent nos motivations et nos convictions dans ce qu'elles ont de plus personnel. Non pour les citer en exemples ou en modèles, mais davantage pour dire la vulnérabilité qui fait notre humanité. Loin des certitudes que d'aucuns voudraient nous faire adopter, loin des assurances qui devraient tout garantir. Simplement pour dire qu'à l'École, la faiblesse, la fragilité ont leur place et qu'elles seules peuvent nous relier les uns aux autres. Que reconnues comme ayant droit de cité, elles nous font voir autrement les erreurs dans l'apprentissage, elles rejettent les dépréciations hors de nos relations. Cette affirmation de notre fragilité partagée s'avère paradoxalement la condition de la confiance. En soi et dans les autres. De cette confiance qui, demain, nous permettra de reprendre nos projets là où nous les avons, un temps, déposés. ■

ÉTIENNE MICHEL
DIRECTEUR GÉNÉRAL DU SEGEC
3 FÉVRIER 2010A lire: Dans ses N° 6 (pp. 14-15) et 23 (pp. 14-15), **entrées libres** a abordé la question de la gestion de situations dramatiques vécues par l'école.

Refonder le qualifiant

Lors de la 3^e Midi-Rencontre organisée par le Service d'Étude du SeGEC, **Baudouin DUELZ**, chef de Cabinet adjoint de la Ministre SIMONET, s'est penché sur l'épineuse question de la refondation du qualifiant.

Petit aperçu de son intervention.

En 2002, le Conseil de l'Éducation et de la Formation (CEF) utilisait déjà le vocable. Mais pourquoi diable parle-t-on de "refondation"?

REFONDEZ, QU'ILS DISAIENT...

C'est qu'il a bien besoin de se refaire une santé, cet enseignement qualifiant, auquel on associe généralement l'idée de relégation. Il doit, aujourd'hui, retrouver une identité, une personnalité, des valeurs et une organisation qui lui soient propres, pour que les jeunes aient envie d'y aller. Dans le passé, rappelle B. DUELZ, les enseignements technique et professionnel étaient aux mains de ministères tels que l'agriculture ou l'industrie. Puis on a scolarisé ces formations, auxquelles on a tenté de donner les couleurs du général, notamment en les saucissonnant en périodes de 50 minutes, ce qui, étant donné leur spécificité, est une véritable aberration. Et l'organisation en années n'est pas idéale non plus. En s'alignant sur le modèle du général, le qualifiant n'aurait-il pas quelque peu perdu son âme?

TRI SÉLECTIF

Et le chef de Cabinet adjoint d'enfoncer le clou, en soulignant l'une des autres particularités du général: son organisation sur un mode sélectif. Nombreux sont encore ceux qui considèrent que cet enseignement, qui conduit à des études supérieures, n'est pas pour tout le monde, et qu'il convient donc de réorienter les jeunes qui n'y ont pas leur place. Le qualifiant ne vit pas cette culture de la sélection. Comme le résumait une élève, "Dans le général, le prof est sur l'estrade, dans le qualifiant, il est à côté de nous en classe".

L'image peut paraître caricaturale, mais il n'en reste pas moins que dans le qualifiant, les enseignants sont davantage perçus comme des coachs qui sont là pour accompagner les élèves et les faire réussir. Alors, pour rendre au qualifiant sa dignité, son projet et la manière de faire qui lui est propre, ne devrait-on pas lui offrir la possibilité de repenser en profondeur ses structures?

PISTES

Partant d'une série de constats relatifs au qualifiant, comme son manque d'attractivité dans sa formule actuelle, le fait qu'il soit socio-économiquement déterminé ou l'obligation qui lui est faite de répondre à un triple défi (former à un métier, donner un CESS et permettre l'accès au supérieur), B. DUELZ énumère les bases sur lesquelles il convient aujourd'hui de penser sa transformation. Nous ne sommes, en effet, pas les seuls à chercher des réponses, et il importe de réfléchir les changements souhaités en lien avec ce qui se fait ailleurs et sur base de nombreuses études

et enquêtes existantes, à l'échelle européenne notamment. La société change, le monde du travail évolue, et des notions telles que l'éducation tout au long de la vie, la mobilité interne et externe ou la nécessité d'un niveau minimum de qualification ne peuvent que nous pousser à sortir le qualifiant de son ghetto et à construire de véritables parcours de formation avec les jeunes. Parmi les pistes évoquées par B. DUELZ, on épinglera notamment: la mise en place du SFMQ¹, le découpage en unités de formation capitalisables et intégrant la remédiation, un certificat de qualification progressif, comprenant des unités à valider successivement à l'école et/ou ailleurs, une généralisation des stages, davantage de coopération avec l'alternance, des bassins de vie et des pôles faisant suite aux bassins scolaires, et une réflexion approfondie sur la formation générale. Y'a plus qu'à... ■

MARIE-NOËLLE LOVENFOSSE

1. Service Francophone des Métiers et des Qualifications, qui remplace le CCPQ.

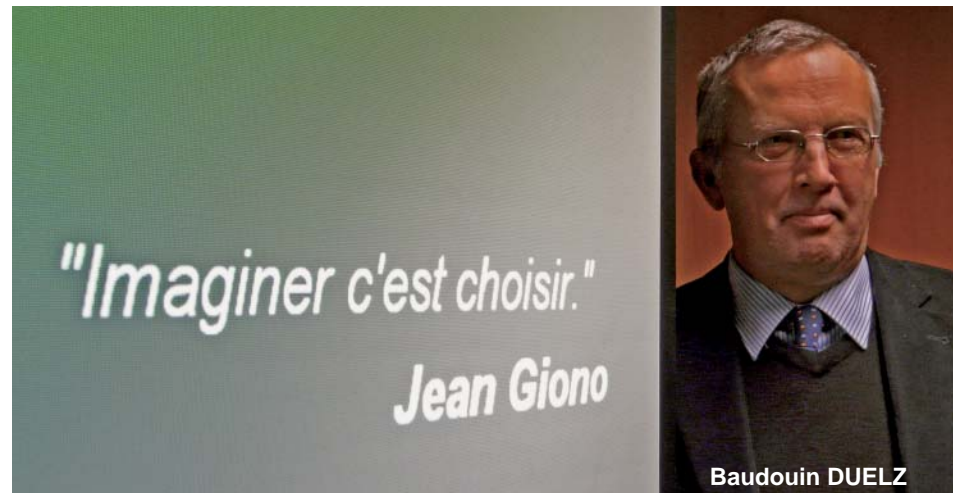


Photo: François TEFNIN

Café Lompré, Haïti, 12 janvier 2010

La vie a parfois de ces hasards qui vous laissent pantois...

Mercredi 13 janvier. J'ai rendez-vous dans une heure avec Chantal DENGIS, une biologiste liégeoise qui rentre tout juste d'Haïti. Elle doit me parler d'un projet d'école initié par les Petits Frères de Sainte-Thérèse à Café Lompré, à une quinzaine de kilomètres de la capitale. La radio fonctionne en sourdine. Soudain, je capte les mots "magnitude 7,3" et "Haïti"...



Photo: UNESCO

couture, cuisine et art floral aux filles, d'ébénisterie et de ferronnerie aux garçons. Depuis le 13 janvier, seul le centre de formation tient encore debout. L'école comptait deux classes maternelles et six primaires. Avant l'arrivée des Frères, les enfants n'allaient pas à l'école et passaient leurs journées à aller chercher de l'eau à la rivière. Grâce aux kiosques de distribution, les choses ont pu évoluer".

Mais l'accès à l'instruction reste problématique pour beaucoup de petits Haïtiens. Il existe un enseignement public peu coûteux, mais de qualité médiocre. De nombreuses écoles privées payantes ont été créées, souvent à l'initiative de congrégations. Les frais de scolarité demandés par les Petits Frères de Café Lompré sont de 35€ par an et par enfant. Avec cet argent, ils financent le salaire des sept instituteurs laïcs qui travaillent dans l'école. Mais étant donné la pauvreté des paysans, en décembre dernier, sur les deux cents enfants fréquentant l'école, 70% n'avaient encore rien pu payer. Les Frères se refusent pourtant à les renvoyer chez eux. Inutile de dire qu'avec le tremblement de terre, leur situation n'est pas près de s'améliorer. "Aux dernières nouvelles, précise Ch. DENGIS, puisque les bâtiments se sont écroulés, les Petits Frères font la classe dehors, mais ils manquent de tout..." ■

MARIE-NOËLLE LOVENFOSSE

1. Algue comestible possédant une valeur nutritionnelle très importante.
2. Avec l'ONG luxembourgeoise OTM (Objectif Tiers-Monde)

Si vous souhaitez en savoir plus sur les Petits Frères de Café Lompré et leur école, et/ou les aider par un parrainage ou toute autre initiative, n'hésitez pas à prendre contact avec Chantal DENGIS (dengischantal@yahoo.fr) ou le Frère ROSNORD, administrateur de la petite communauté (jchery01@hotmail.com).

Port-au-Prince et ses environs sont presque totalement détruits par le tremblement de terre, les victimes se comptent par dizaines de milliers, et l'aide internationale commence tout juste à s'organiser. Je ne verrai pas Chantal ce jour-là. Elle va passer sa journée (et les suivantes) à tenter

et les Frères retroussent déjà leurs manches pour la rebâtir.

EAU POTABLE

Après une première expérience de coopération en Haïti pour créer des fermes de culture de spi-

rule¹, Chantal

DENGIS y est retournée pour un projet de captage d'eau de source² destiné à alimenter en eau potable, via des bornes-fontaines, les villages des collines situés dans un rayon de 50 km autour de Port-au-Prince. "Nous travaillons toujours avec un partenaire local, explique la coopérante. C'est comme ça que j'ai débarqué à Café Lompré, où les Petits Frères de Sainte-Thérèse ont établi une de leurs maisons pour venir en aide aux paysans disséminés dans les collines. Ils y ont construit une chapelle, une école et un centre de formation qui propose des cours de

pour rappel: caritas 000-0000041-41 ■ haïti lavi 000-0000012-12

Il s'en passe des choses dans et autour des écoles: coup de projecteur sur quelques projets, réalisations ou propositions à mettre en œuvre. Poussez la porte!

Trois écoles de notre réseau qui participaient au Forum des Innovations en Éducation, initié par Schola ULB, viennent de remporter le prix dans les catégories suivantes: "École et citoyenneté" pour l'Institut Notre-Dame Séminaire de Bastogne, "École et monde professionnel" pour l'Institut Saint-Joseph de Jambes et "École et lutte contre l'échec" pour l'Institut d'Enseignement Technique Notre-Dame de Charleroi. Nous ne résistons pas au plaisir de vous les présenter ici.

DANS LA PEAU D'UN DEMANDEUR D'ASILE

"Si c'est oui, je pars, nouvelle maison. Si c'est non, ici!". C'est un petit Kosovar d'une dizaine d'années qui résume ainsi sa situation. Du moins, ce qu'il en a compris. Depuis 7 mois au Centre d'accueil des demandeurs d'asile de Bovigny (près de Bastogne) avec sa famille, en attente du statut de réfugié, il est l'un des nombreux résidents rencontrés par des jeunes de l'Institut Notre-Dame Séminaire de Bastogne¹. Ces derniers ont participé à une expérience peu commune en avril dernier, en endossant pendant trois jours le rôle de demandeurs d'asile, pour vivre de l'intérieur une réalité pas vraiment rose. Ils ont ensuite réalisé un site Internet² pour témoigner de ce qu'ils avaient vécu.

"J'avais envie de leur faire utiliser les techniques de l'hyperpaysage³, explique Catherine LEMAITRE, chargée de la formation géographique et sociale des élèves de 6^e GT1. Et comme je souhaitais aussi les sensibiliser à la problématique de l'immigration, je me suis dit qu'il devrait être possible de lier les deux. J'ai rencontré les animateurs du Centre Fedasil proche de notre école, et ce sont eux qui ont proposé que les jeunes séjournent sur place et entrent dans la peau de demandeurs d'asile. Chacun des élèves a reçu une lettre lui expliquant sommairement son rôle de réfugié en provenance d'Afrique, d'Asie Mineure, ou encore d'Europe de l'Est. Ils ont ensuite fait des recherches eux-mêmes pour «nourrir» le personnage".

C'est comme cela qu'a commencé le parcours d'un homosexuel camerounais, d'une ancienne collaboratrice du Hamas, et d'autres, ayant subi viols, torture ou enfermement pour des raisons politiques dans leur pays d'origine. Reçus d'abord au CGRA (Commissariat Général aux Réfugiés et aux Apatrides) à Bruxelles, les 18 élèves-demandeurs d'asile ont ensuite rejoint Bovigny. "Le fait de côtoyer les candidats réfugiés au quotidien leur a permis de toucher du doigt ce qu'ils vivent, précise l'enseignante. L'attente, par exemple, est très présente. Ils sont tous en train d'espérer une lettre, une convocation, une décision, le résultat d'un recours...".

Le manque d'intimité, les tensions entre les résidents, les mauvais souvenirs, le découragement, la crainte de l'avenir font également partie de la vie au Centre. Les élèves ont peu à peu laissé tomber le jeu de rôle pour recueillir les témoignages des personnes qu'ils ont rencontrées et en rendre compte sur le site. "Cette expérience unique les a vraiment marqués, constate C. LEMAITRE. Bien plus qu'une approche théorique, le fait de partager la vie de ces personnes, même pour un temps très bref, se situe bien dans la perspective d'une école chrétienne qui prône le respect de l'autre. Cela ne demande-t-il pas qu'on connaisse l'autre, qu'on le comprenne et qu'on se mette à sa place?". ■

Bien plus qu'une approche théorique, le fait de partager la vie de ces personnes, même pour un temps très bref, se situe bien dans la perspective d'une école chrétienne qui prône le respect de l'autre. Cela ne demande-t-il pas qu'on connaisse l'autre, qu'on le comprenne et qu'on se mette à sa place?". ■

MARIE-NOËLLE LOVENFOSSE

1. www.indse.be
2. www.hyperpaysages.be/bovigny/fedasil/indse/
3. www.hyperpaysages.be



un projet à faire connaître? redaction@entrees-libres.be

UN MAGASIN DIDACTIQUE



Qui d'entre nous n'a pas "joué à la marchande" dans son enfance? Et si on vous disait que certains continuent à le faire à l'école, mais avec beaucoup de sérieux... "Le magasin existait depuis longtemps déjà dans l'école, mais il ne concernait qu'une seule classe. Nous avons décidé de mieux l'exploiter, en y donnant un rôle précis à chaque classe, de la 3^e à la 7^e, explique Rose-Anne CASTREMAN, sous-directrice de l'Institut Saint-Joseph de Jambes¹. Beaucoup d'élèves se retrouvent dans l'option vente un peu par défaut, sans réelle motivation, et cela amène généralement pas mal d'absentéisme et de problèmes de discipline. Les confronter au métier de la vente en conditions réelles permet de les intéresser davantage et de leur donner une réelle visibilité dans l'école, à côté des deux grosses options que sont l'esthétique et la coiffure".

Et pour faire les choses dans les règles de l'art, le produit à commercialiser est réétudié chaque année, avec enquête dans l'école, étude de marché, etc. Sans surprise, c'est la confiserie qui l'emporte haut la main. Le magasin est ouvert pendant les récréations et le temps de midi. En général, les élèves ne fabriquent pas les produits eux-mêmes, mais il leur arrive de faire la promotion de ce qui a été réalisé dans une autre section. Ça, c'est pour la partie visible de l'iceberg, mais tous les autres aspects du métier de vendeur sont également couverts. Les 7 P exercent la

fonction de gestionnaire, comptable et directeur financier, les 6 P sont les concepteurs-créateurs qui "vendent" clé sur porte, les 5 P sont gérants, les 4 P vendeurs, et les 3 P, en bons apprentis, s'initient au métier. Et cette coordination verticale est renforcée par un système de parrainage. "Les élèves de 5^e, à l'issue de leur première semaine de stage, parrainent un ou deux élèves de 3^e lors d'une journée en immersion professionnelle, précise la sous-directrice. Ils échangent leurs cartes de visite (réalisées au cours d'informatique appliquée) et restent en contact. Toutes les classes, de la 7^e à la 3^e, se parlent puisque les élèves ont un objectif commun. On assiste à une sorte de passation de savoir-faire des aînés vers les plus jeunes".

Et ce ne sont pas là les seuls constats opérés. Les cours prenant davantage de sens, on observe moins de décrochage et de problèmes de discipline. Les élèves sont plus professionnels, et l'équipe pédagogique sort renforcée de l'expérience. "Les enseignants communiquent plus et mieux, se réjouit R.-A. CASTREMAN. Ils se parlent des difficultés des élèves, et ils adaptent constamment la formule en fonction des problèmes rencontrés. C'est sans doute là l'une des clés de la réussite de cette initiative. Pour bien asseoir le projet, il est également important d'avoir des moments forts pour marquer, par exemple, l'ouverture du magasin, ou encore la présentation des comptes".

Parce que vendre, ça ne s'improvise pas... ■ MNL

1. www.institutsaintjosephjambes.be

UNE SOLUTION POUR CHACUN

"Cédric ne travaille pas suffisamment. Il devrait étudier plus": c'est souvent ce genre de "sentences" qui tombent lors des conseils de classes ou qui ponctuent les bulletins. "Nous avons envie d'aller plus loin et de professionnaliser davantage les actes pédagogiques, en posant notamment des diagnostics un peu plus fouillés, explique Denis DEHON, directeur de l'Institut d'Enseignement Technique Notre-Dame de Charleroi¹. Comme un médecin qui se base sur les examens effectués sur son patient pour être en mesure de proposer un remède efficace, il nous fallait commencer par analyser attentivement les situations problématiques". Le directeur a dès lors fait appel à des enseignants volontaires pour observer les élèves et proposer des solutions. "Depuis des années, précise D. DEHON, plusieurs dispositifs avaient été mis en place dans l'école pour lutter contre l'échec,

mais on constatait un certain éparpillement. Il fallait, en quelque sorte, un système d'aiguillage pour une plus grande efficacité. Nous avons donc mis sur pied une cellule d'accrochage pédagogique, chargée à la fois de cerner les difficultés de l'élève et de le diriger vers ce qui lui convient le mieux, pour l'aider efficacement".

Quatre enseignants, qui n'ont pas tous la même formation, constituent cette équipe de choc qui vise à associer le savoir-faire de chacun dans une logique pluridisciplinaire. Ils se sont baptisés "le trèfle" (il est bien connu que lorsque celui-ci compte quatre feuilles, il porte bonheur!). La première étape consistera à écouter l'élève qui est face à un problème. Quels soucis (disciplinaires ou autres) rencontre-t-il? A-t-il du mal à gérer ses émotions? Etc. En fonction des problèmes qui sont les siens, une remédiation spécifique lui sera proposée, et il fera l'objet d'un

suivi attentif pour vérifier le bienfondé de ce qui a été mis en place. "Nous sommes persuadés qu'une personnalisation de la relation est l'une des clés de la réussite, insiste le directeur, de même que la professionnalisation des interventions. L'enseignant n'est pas toujours formé à une identification des difficultés. Ceux qui font partie de la cellule d'accrochage continuent à se former. Le fait de savoir comment la connaissance s'ancre dans le cerveau, chimiquement parlant par exemple, permet d'avoir une autre approche de l'échec scolaire. À terme, ce serait évidemment positif que ce type d'analyse et de prise en charge soit le fait de tous les enseignants. Les choses évoluent peu à peu. Le système a été mis en place en septembre, et il commence à porter ses fruits du côté des élèves, mais aussi des enseignants. On voit apparaître des appréciations plus détaillées dans les bulletins quant à la manière d'étudier, par exemple". ■

MNL

1. www.iet-notre-dame.be

CHRISTIAN MERVEILLE

L'instituteur donne des clés à l'enfant



Il vient de descendre de scène. **Christian MERVEILLE**, chanteur bien connu des enfants, relit son parcours...

Quel a été votre parcours scolaire?

Christian MERVEILLE: J'ai commencé l'école en 3^e maternelle, à Saint-Denis à Forest, où j'ai poursuivi mes primaires. Quand je me remémore ma scolarité, je pense aux photos de DOISNEAU: elle s'est déroulée en noir et blanc, mais notre instituteur mettait de la couleur dans la classe. Je me souviens du chameau "Soubry" qui venait dans la cour de l'école. C'était l'inconnu pour nous! L'école primaire, c'est ce côté extraordinaire d'une ouverture sur le monde et à la couleur. Et ce sont surtout des instituteurs qui montrent que cet ailleurs existe. Tout cela était fort lié à ce que je vivais à la maison. J'ai eu la chance d'avoir un papa qui chantait beaucoup, qui m'ouvrait sur l'extérieur, qui était très engagé

socialement... L'école primaire m'a accompagné dans ce processus et a été pour moi un grand moment de bonheur.

Et que reprenez-vous de l'école secondaire?

ChM: C'était autre chose! J'étais à l'Institut Notre-Dame à Anderlecht. Au début, j'ai été fasciné par le latin, puis le grec, l'Égypte, l'Antiquité... Mais ensuite, cela s'est corsé. Il n'y avait pas assez de relations entre les cours. Dans les branches qui m'intéressaient, je m'en sortais bien, dans les autres, je me faisais avoir. Et l'école secondaire était toujours en noir et blanc, mais en plus, elle était en silence! J'ai donc été en difficulté, mais un peu avant 1968, des enseignants m'ont aidé à réagir. L'un d'entre eux m'a amené à réfléchir sur ce que j'avais envie de faire. Je lui ai dit que je voulais devenir instituteur, pour montrer qu'on pouvait faire de l'enseignement autrement. Il m'a alors proposé d'aller à l'école nor-

CARTE D'IDENTITÉ

Nom: MERVEILLE

Prénom: Christian

Âge: 60 ans

Activité: chanteur et écrivain pour enfants, auteur-compositeur-interprète

Signe distinctif: touche-à-tout qui est passé du noir et blanc à la pleine lumière

male à Saint-Thomas, où j'ai eu des profs extraordinaires, qui formaient les étudiants à donner des clés. Si on me demande quand je suis né, je réponds en 1968: je suis alors passé du noir et blanc à la pleine lumière!

Après vos études, vous avez exercé le métier d'instituteur... Que reprenez-vous de cette expérience?

ChM: J'ai été instituteur dans des classes de 4^e et 5^e primaire et j'ai

travaillé avec un directeur extraordinaire, qui nous laissait une grande liberté. Même si les époques ont changé et qu'on vit à présent dans un monde en couleurs, le rôle de l'instituteur est toujours le même: il doit amener les enfants à se poser des questions, donner des coups de projecteur, des clés pour ouvrir des portes. Lire, écrire, calculer sont des clés pour pouvoir ensuite expliquer. Aujourd'hui, on demande aux instituteurs des choses qui ne devraient pas les concerner. J'ai été éduqué par mes parents, mais j'ai été instruit par l'école. Et j'ai également été formé par les mouvements de jeunesse.

Qu'est-ce qui vous a finalement mené à la chanson pour enfants?

ChM: C'est en classe que cela a commencé. D'abord, il y a eu ce rapport entre le son et le texte, qu'on pouvait trouver dans la poésie, dans une série de choses, l'exploration sonore des lieux, des objets, et ensuite il y a eu la chanson. Pour détendre l'atmosphère, je prenais ma guitare et on chantait... J'écrivais des textes qui étaient en relation avec le thème abordé en classe. Je suis devenu ensuite directeur d'école à Saint-Gilles, pendant quatre ans. Et là, le français, seconde langue de beaucoup d'élèves, était la langue de réunion. On a alors créé, avec les enseignants, des comptines autour de l'apprentissage du français. En 1984, j'ai pris un an de congé pour convenance personnelle, tout en pensant revenir à l'école... Et finalement non, être directeur d'école demande une certaine énergie, et je menais une double vie... Il a fallu choisir!

Comment passe-t-on du métier d'enseignant à celui de chanteur?

ChM: L'instituteur est un généraliste, il a la faculté de faire de la géographie quand on traverse un paysage, de faire de l'histoire quand on visite un musée... Dans l'imaginaire et dans ma manière de m'exprimer, je suis aussi touche-à-tout. Je suis capable de travailler à la fois la couleur, le dessin, le texte, le son... Mais en tant que créateur, je me suis spécialisé dans le texte, le livre et la chanson. Les mots que j'emploie sont en connivence avec l'enfant et l'adulte qui l'accompagne. En fait, c'est l'adulte qui choisit ce que j'ai

écrit. Mon métier de chanteur, finalement, c'est écrire des histoires et des chansons pour les gens qui n'ont pas le temps d'en écrire. Pendant toutes ces années, j'ai été d'un côté créateur, c'est-à-dire quelqu'un qui crée son monde et qui le propose, et d'un autre côté animateur, celui qui met une technique au service d'un groupe pour arriver à quelque chose.

Et vous avez eu la chance de pouvoir présenter vos spectacles dans d'autres pays...

ChM: En effet! Comme j'avais travaillé l'apprentissage du français langue étrangère, on m'a demandé de partir, d'abord en Louisiane, ensuite au Zaïre, et de fil en aiguille, je crois que j'ai vu toute la francophonie! J'ai eu cette chance de rencontrer d'autres mondes, d'autres manières de faire. De même, pour pouvoir écrire une belle chanson, il faut, par exemple, aller dans un musée de peintures. Si j'écoute un tas de chansons, je suis noyé. Le choc, c'est quand c'est à côté, quand je ne m'y attends pas. Le but de ma démarche, c'est apporter de l'imaginaire. Et plus on découvre de choses, plus l'imaginaire est grand!

Comment trouvez-vous l'inspiration?

ChM: En tant que créateur de chansons et d'histoires, je m'adresse aux tout-petits. Avec eux, ça part toujours d'une phrase, d'un mot, d'une question. Il s'agit de mettre quelque chose entre l'enfant et l'adulte, pour pouvoir se parler. Pour moi, éduquer un enfant, c'est l'accompagner en chemin, c'est lui donner des clés, ouvrir et se poser des questions...

En 25 ans de carrière, vous avez vu passer quelques générations d'enfants... Voyez-vous une évolution?

ChM: Oui. Je crois, notamment, qu'on arrivera à un moment où il n'y aura plus de contact et plus de négociation. Tout le monde aura ce dont il a besoin. Par exemple, avant, on avait un seul téléphone à la maison. Il fallait le partager et négocier. Maintenant, chacun a le sien. Ce manque de négociation mène à une pensée unique. La place de l'enfant a aussi évolué. Le sommet de la réussite, c'est avoir un enfant qu'on a choisi,

à tel âge. La stabilité relationnelle la plus fixe, c'est l'enfant. Et l'ensemble de la société nous infantilise. C'est pour cela que je revendique le fait d'être vieux! Je peux témoigner de quelque chose. Un autre changement, c'est qu'on se met à parler de sujets qui ne nous intéressent pas. On est obligé de parler des problèmes de Johnny HALLYDAY, alors qu'on s'en fout éperdument!

Pourquoi ce retrait de la scène maintenant? Quels sont vos projets?

ChM: L'arrêt de la scène, c'est facile à expliquer: je me suis fait renverser à vélo il y a deux ans, et j'ai eu d'importantes fractures. La scène, c'est physique, mais on peut tricher. Seulement, au bout d'un moment, l'image de soi n'est pas extraordinaire... J'ai eu l'impression que je n'étais plus capable de me mettre en scène. Il y a des deuils à faire dans la vie, il faut l'accepter! Quand je me suis fait renverser par la voiture, j'ai reçu trois kilos de deuil en une fois! On commence alors à réfléchir, et on prend tout à coup la décision de suivre un nouveau chemin, qui n'était pas prévu.

Je tourne donc cette page-là, mais cela ne m'empêche pas de travailler ailleurs. J'ai, par exemple, acquis la liberté de pouvoir lancer des artistes. Il existe aussi des endroits où l'on peut donner la parole aux gens, dans des ateliers d'écriture. J'ai travaillé dans ce domaine-là, avec des personnes âgées. Finalement, toute chose un peu difficile peut devenir bénéfique. Je dois encore trouver une nouvelle place, et ce sont peut-être les circonstances, les rencontres qui vont la provoquer... ■

INTERVIEW ET TEXTE
BRIGITTE GERARD

L'école aux quotidiens



Photo: François TEFNIN

La presse en a parlé. Nous y revenons. À partir d'une information ou d'un évènement récent, entrées libres interroge une personnalité, du monde scolaire ou non. L'occasion, pour elle, de nous proposer un éclairage différent, un commentaire personnel, voire d'interroger la question ainsi posée. Et vous, qu'en pensez-vous?

rales peuvent être abordées pendant les cours, au niveau de l'éducation sexuelle et affective notamment. Les enfants, même en primaire, sont tout à fait capables d'aborder les choses de manière plus large.

Ceci dit, cette brochure me semble assez bien faite, même si elle est placée dans un contexte particulier, celui des jeux violents. Le problème qui continue de se poser est qu'elle soit aussi spécifique. Mais le document a été conçu à l'intention des professionnels, et il y est clairement stipulé qu'il faut bannir les discours exagérément dramatiques. C'est une bonne chose. En tout cas, je constate qu'on n'a jamais publié de brochure sur la problématique des jeunes qui boi-

Le Monde

05/12/2009

DES MATHS DÉSERTÉES

En décembre dernier, les mathématiciens français ont tenu les États généraux de leur discipline, dressant un constat paradoxal: les maths, plus que jamais nécessaires au fonctionnement du monde, peinent à séduire les étudiants des pays occidentaux. Elles sont pourtant partout: microélectronique, logiciels informatiques, imagerie médicale, marchés financiers... et les besoins en mathématiciens sont de plus en plus importants. Mais pour les jeunes, les écueils ne manquent pas: cursus long et difficile, incertitude pour l'emploi, salaires médiocres...

Et vous, qu'en dites-vous?

■ **Françoise VAN DIEREN**, ancienne responsable du secteur Mathématiques pour l'enseignement secondaire catholique:

"Dans le domaine des mathématiques, des pays comme la France et la Belgique ont été, au fil des années, fort secoués par des réformes scolaires successives. Dans les années 70 à 80, la réforme dite «des maths modernes» insistait sur la construction des concepts, les structures, les définitions très générales laissant peu de place au calcul et à la géométrie. Ensuite, les recommandations adressées aux enseignants ont été de «mettre les élèves en activité» et de remettre la géométrie à l'honneur. Mais, les outils n'étant pas prêts, l'enseignement des maths modernes a progressivement été remplacé par une pratique intensive du calcul algébrique.

À présent, sous l'influence, notamment, de la pédagogie par compétences, qui se veut plus concrète, on insiste beaucoup sur la résolution de problèmes. Certains prônent même d'axer l'évaluation de manière exclusive sur ceux-ci. On peut craindre ici une nouvelle forme de dérive. Pour être à l'aise en maths, il faut avoir construit un ensemble de connaissances théoriques, développé une habileté calculatoire qui repose sur des principes cohérents et savoir résoudre des problèmes. À cet équilibre dans les objectifs généraux devrait correspondre un équilibre dans le déroulement des apprentissages. Chaque concept doit être situé dans la réalité quotidienne ou culturelle,

mais aussi dans un parcours: l'élève doit entrevoir d'emblée le chemin qui mène de ce qu'il sait déjà à ce qu'il apprend. Vient ensuite un temps d'exploration qui montre, via la résolution de quelques problèmes, la nécessité d'élargir les méthodes et les concepts. La théorie se centre alors sur ce qui est nécessaire pour les exercices et problèmes qui suivent, ainsi que pour les apprentissages ultérieurs. Il doit y avoir des exercices qui permettent de comprendre et d'assimiler l'essentiel, d'autres qui visent l'acquisition d'automatismes utiles, et certains qui se situent dans des contextes plus larges.

Pourquoi ce manque d'intérêt pour les mathématiques? La plupart des enfants, et surtout les adolescents, traversent des périodes difficiles, des passages à vide. Comme d'autres branches, les maths ont un caractère cumulatif: les concepts nouveaux se construisent à partir d'autres, et il est souvent difficile de (re)prendre le train en marche. Chaque école pourrait construire une stratégie spécifique pour encadrer davantage les élèves. Il importe, en effet, de donner régulièrement des travaux bien pensés et de porter sur ceux-ci un regard constructif. L'interaction enseignant-élèves est un ressort essentiel. Toutes les ressources en termes de patience, de créativité, d'empathie, mais aussi de remise au pas que les enseignants déploient tout au long d'une année scolaire ont des effets de résonance quand ils sont intégrés dans des stratégies plus globales, et sont le fruit de concertations et de réflexions collectives". ■

PROPOS RECUEILLIS PAR

BRIGITTE GERARD



Comment rendre le gout des maths?

Photo: François TEFNIN

La Libre

28/12/2009

JEU DU FOULARD: QUELLE PRÉVENTION?

Suite à plusieurs décès d'enfants victimes du jeu du foulard au cours de l'année 2009, la Ministre de l'enseignement obligatoire a souhaité intervenir, avec pour objectif de faire de la prévention sans incitation. Une brochure intitulée "Les jeux dangereux, ce n'est pas du jeu!", éditée par l'asbl Chousingha créée par le papa d'une victime, a été envoyée en ce début d'année aux centres PMS avant d'être adressée, 15 jours plus tard, aux directions d'écoles. La Communauté française semble avoir choisi, à ce sujet, une démarche éducative, sobre et prudente.

Et vous, qu'en dites-vous?

■ **Au Cabinet de la Ministre de l'enseignement obligatoire Marie-Dominique SIMONET:**

"L'initiative de cette brochure revient à M. FERNANDEZ, le papa d'une victime du jeu du foulard, qui a travaillé avec des professionnels à son élaboration. L'idée de départ était d'informer les professionnels, les adultes qui travaillent avec des enfants, et donc surtout les enseignants, éducateurs et centres PMS. C'est un phénomène méconnu, que l'on découvre souvent lorsqu'il est trop tard. Il faut donc sensibiliser, être attentif, vigilant, sans dramatiser. La brochure constitue un premier temps

d'un travail de réflexion plus approfondie qui sera mené prochainement par le Cabinet, et qui concerne aussi bien le fondamental que le secondaire. La Ministre souhaite concerter des professionnels, rencontrer des responsables de centres PMS, des parents... Il faut faire quelque chose, mais pas trop non plus. La brochure n'est pas adressée aux jeunes directement. L'objectif est de susciter un dialogue avec les adultes qui leur sont les plus proches. Il faut être extrêmement prudent, ne pas faire systématiquement de la prévention. En fait, deux tendances existent: celle de certains parents de victimes qui souhaitent informer tous azimuts, qui mobilisent n'importe qui... Ce n'est pas la position la plus efficace. L'autre option, la nôtre et celle de M. FERNANDEZ, est de prendre le temps de poser des jalons, de proposer des messages ciblés, et est axée davantage sur les professionnels.

Dans les pays étrangers, d'autres techniques existent, comme la diffusion d'images-chocs, de vidéos pour faire de l'effet. Nous ne nous situons pas dans cette politique. En France, c'est même la gendarmerie qui est chargée de cette problématique! Suite à l'annonce de l'envoi du document dans les écoles, nous avons eu beaucoup de coups de fil. Il y avait une certaine attente de cette information, une préoccupation. La brochure se trouve également sur le site Internet de l'asbl Chousingha".

■ **Vincent MAGOS**, responsable du programme de prévention chez "Yapaka":

"En fait, plus on parle de ce type de



comportement, plus c'est dangereux! Le jeu du foulard est un risque parmi d'autres que peuvent courir les enfants et adolescents. Par exemple, il n'y a pas plus de morts suite à la pratique du jeu du foulard qu'à cause des accidents de moto. Il ne faut pas focaliser là-dessus, mais plutôt parler aux jeunes des conduites à risque en général. Yapaka² avait d'ailleurs envoyé un document dans les écoles intitulé «Adolescence et risques», mais sans y mentionner le jeu du foulard, ni quoi que ce soit d'autre comme risque particulier. Si les élèves posent des questions, il faut bien sûr y répondre, mais qu'est-ce qu'un enseignant pourrait en dire pendant son cours? Donner une leçon sur les drogues, par exemple, n'est pas non plus toujours une bonne idée. Si l'adulte est interpellé à ce propos, il doit répondre en tant qu'adulte. Pour le reste, certaines choses plus géné-

vent de l'alcool de manière excessive pour être vite saouls, alors que le résultat attendu est très similaire! Plus on spécifie une démarche de prévention, plus on risque de pousser à des attitudes de dépistage.

La seule question qui se pose, c'est comment les enseignants sont-ils armés pour faire de la prévention générale? Cela se joue notamment au niveau de leur formation, en termes relationnels. Les enseignants sont plutôt démunis par rapport à tout ça. Il existe bien des modules de formation consacrés à ce type de problématiques, mais ils devraient aussi faire l'objet de supervision. La question, aujourd'hui, est de déterminer comment l'adulte peut tenir sa place d'adulte". ■

BRIGITTE GERARD

- 1. www.chousingha.be
- 2. www.yapaka.be

Quand la culture gâte l'école



© Musée de la Photographie

Les institutions culturelles organisent expositions et spectacles. Mais que proposent-elles aux écoles comme activités pédagogiques liées à ces événements? Quatre exemples parmi d'autres...

■ **Pascal MORNAC, historien, membre de la Cellule pédagogique de l'Archéoforum de Liège:**

"L'Archéoforum a ouvert ses portes en 2003. Nous avons rapidement mis en place un service qui propose aux établissements scolaires des visites interactives, à partir de la 3^e maternelle. Nous initiions déjà les tout-petits à l'archéologie, nous leur expliquons en quoi consistent les fouilles. On aborde trois périodes: la préhistoire, la période gallo-romaine et le Moyen-Âge. Les enfants sont déguisés, on leur fait manipuler des objets.

De la 4^e à la 6^e primaire, on travaille avec eux sur des documents, des résultats d'études réalisées en laboratoire, on étudie le plan d'une villa gallo-romaine... D'une manière générale, on essaie de faire comprendre aux enfants que les archéologues ne travaillent pas seuls, que leur discipline ne s'arrête pas à la fouille.

Au niveau du secondaire, il s'agit d'étudier le site à la manière d'un archéologue: on propose aux élèves des pièces à étudier, on leur demande de s'interroger sur ce qu'ils voient.

Bien sûr, il n'est pas toujours évident d'aborder cette matière avec les enfants. Faire parler des vestiges archéologiques n'est pas facile, surtout, comme c'est le cas ici, quand on ne voit quasi que des fondations. Malgré tout, le lieu est assez magique, et les enfants accrochent bien.

Ces visites interactives, qui durent environ 1h15-1h30, connaissent un beau succès. Des écoles viennent aussi de Flandre ou d'Allemagne. Pour les établissements du centre de Liège, le site est idéal pour initier les élèves à l'histoire de la ville, en s'intéressant d'abord à ses racines.

Nous travaillons d'ailleurs en collaboration avec le Musée de la Vie wallonne et le Grand Curtius, avec lesquels nous proposons une offre très complète concernant l'histoire de notre ville. Enfin, si les enseignants le souhaitent, on peut aussi organiser des visites à la carte".

En savoir plus?
www.archeoforumdeliege.be > visites
www.viewallonne.be
www.grandcurtiusliege.be



■ **Anne-Sophie NOËL, responsable du département Développement culturel du Théâtre royal de la Monnaie:**

"Le service aux écoles a été mis sur pied il y a environ 16 ans par Bernard FOCCROULLE, ancien directeur du théâtre. La Monnaie étant une institution fédérale, subventionnée par l'argent de tous, il semblait juste de faire quelque chose en retour pour le public. Par ailleurs, l'opéra est assez éloigné des réalités quotidiennes des gens, mais parle tout de même de thèmes qui nous concernent tous et peut donc intéresser les enfants. On peut amener un débat dans le cadre scolaire par le biais de la culture, de la musique... Et il s'agit d'une forme artistique pluridisciplinaire, qui demande une certaine préparation préalable.

Si des classes envisagent d'aller voir un spectacle, il est indispensable que les enfants participent auparavant à une séance d'initiation. Diverses activités sont prévues en fonction des niveaux d'enseignement. Nous proposons, à l'attention des primaires, des ateliers «opéra à l'école» d'une journée. Il s'agit de préparation à la vision d'un spectacle spécial pour jeune public, et l'objectif est de faire découvrir le monde de la musique et de la culture. Au niveau du secondaire et du supérieur, nous proposons une introduction à l'opéra de deux heures, soit à l'école, soit à la Monnaie. Nous organisons aussi un

atelier voix, d'une demi-journée, qui porte sur un opéra de la saison, et au cours duquel les jeunes vont explorer leur voix, apprendre les chants et expérimenter concrètement la réalité de l'opéra.

Nos activités touchent environ 40 000 enfants chaque année, dans tout le pays. Dans les écoles, même si les enseignants sont parfois surpris de voir ce qu'on leur propose, nos activités leur permettent de découvrir leur classe sous un autre jour. Certains enfants, plutôt leaders, vont se faire plus discrets, tandis que d'autres, plus timorés, vont se révéler. En général, les adultes craignent que les enfants ne s'intéressent pas à l'opéra, mais ceux-ci n'ont aucun a priori!

On essaie de reproduire le côté émerveillement que suscite l'opéra. Certains adolescents viennent parfois avec les pieds de plomb, mais grâce à l'aspect interactif de nos activités, cela se débloque facilement. En ce qui concerne le supérieur, nous accueillons surtout les futurs instituteurs, les régents. Via le programme «Sup'opéra», ils peuvent, par exemple, découvrir le théâtre et la façon d'aborder l'opéra avec les enfants".

En savoir plus?
www.lamonnaie.be > relations avec le public

■ **Lucie MOERS, service Communication pour le service Éducation de Bozar:**

"Cela fait une bonne dizaine d'années que nous proposons un encadrement sur mesure pour divers groupes cibles: les écoles, mais aussi les familles, les seniors, les jeunes... L'objectif est de fidéliser un public le plus tôt possible. Le Palais des Beaux-Arts est une maison pluridisciplinaire. Il n'y a pas de collection permanente, mais le bâtiment fait l'objet, à lui seul, de visites guidées pour le secondaire, et de parcours «découvertes» pour le primaire. En ce qui concerne les grandes expositions temporaires, les primaires peuvent également profiter d'un parcours spécifique: on se promène dans l'exposition avec un caddie truffé d'objets, que les enfants peuvent manipuler. Ils disposent aussi d'un carnet dans lequel

ils peuvent faire des croquis... Pour le secondaire, nous proposons des visites guidées classiques, adaptées en fonction des âges. Nous mettons à disposition des écoles des dossiers pédagogiques sur Internet, qui présentent les grandes expositions. La demande est assez forte, même du côté des maternelles, mais nous n'avons, pour le moment, rien prévu de spécifique à leur attention.

En ce qui concerne la musique, une journée intitulée «le symphonique, c'est chic!» permet aux élèves de primaire d'assister aux répétitions, de découvrir l'orchestre... Cette activité est déjà complète jusqu'à la fin de l'année! Une autre activité, «le classique, c'est classe!», propose aux secondaires une introduction par un musicologue au spectacle auquel ils vont assister.

L'intérêt des élèves dépend d'un groupe à l'autre. C'est surtout l'attitude des enseignants qui importe. Le souhait, à l'avenir, serait de disposer d'un espace propre pour accueillir les écoles, de développer le confort du visiteur. Nous sommes aussi disposés à développer des activités sur mesure".

En savoir plus?
www.bozar.be > studios (éducation)



■ **Amélie VAN LIEFFERINGE, responsable du service Éducation du Musée de la Photographie de Charleroi:**

"Nous proposons aux écoles, dès la maternelle, plusieurs formules de visites: soit des visites guidées d'1h30 de nos collections permanentes et temporaires, soit des visites «ateliers», qui durent 3h et combinent la

visite des collections avec un atelier pratique. Les enfants peuvent alors expérimenter le travail en chambre noire et réaliser eux-mêmes des photogrammes, bases de la photographie argentique¹, en plongeant eux-mêmes les photos dans différents bains, en manipulant un agrandisseur... Un autre atelier concerne le numérique: la visite est alors basée sur la manipulation de l'image, et les élèves peuvent tester Photoshop.

Ces formules sont adaptables en fonction des souhaits. Si les écoles ont des projets bien précis, on peut organiser des visites thématiques. Nous proposons encore un autre espace pédagogique: un parcours «découverte», qui initie aux notions essentielles de la photographie en abordant ses principes, son langage et ses usages. On organise également des stages pendant les congés scolaires sur des thèmes précis, basés sur la pratique de la photo. Pour les enfants de 10-12 ans, il existe, enfin, un petit guide du jeune visiteur, un carnet d'activités qui les guide à travers la collection permanente.

Ces activités du Musée de la Photographie rencontrent pas mal de succès; les enfants aiment le côté magique de la photo, c'est un sujet qui les intéresse. On leur fait visiter les mêmes lieux que les adultes, et ils sont très réactifs, les visites sont toujours très vivantes. Les écoles viennent dans le cadre de l'éducation aux médias, mais aussi, en secondaire, dans une perspective plus historique. Au niveau de l'enseignement supérieur, nous accueillons surtout de jeunes profs intéressés par le matériel pédagogique, des éducateurs, des étudiants en photo... On touche un public diversifié. Nous organisons, par ailleurs, des activités plus ponctuelles, notamment avec la collaboration de Cap Sciences".

En savoir plus?
www.museephoto.be > service éducatif
www.capsciences.be

1. Il s'agit d'obtenir une image photographique sans utiliser d'appareil photo, en plaçant un objet sur une surface sensible et en l'exposant directement à la lumière.

PROPOS RECUEILLIS PAR BRIGITTE GERARD

La fabrication des inégalités

Petit matin gris d'un jour ordinaire de janvier, classe de cinquième primaire.

L'institutrice vient de distribuer des feuilles d'exercices destinées à découvrir l'une des propriétés des triangles. Les enfants sont répartis en groupes de trois. Sur la première feuille, les élèves découvrent 15 triangles avec la consigne: *découpe les triangles et plie-les selon des axes de symétrie*. L'étape suivante est de les coller dans la colonne appropriée d'un tableau qui figure sur la deuxième feuille, au bas de laquelle les élèves sont invités à tirer des conclusions.

TOUT SE JOUE À TROIS

Stéphane BONNÉRY¹ s'est assis dans cette classe (et dans quelques autres) des heures, des jours durant. Il observe finement ce qui s'y passe. Dans ce groupe-ci, Hassina, Cindy et Ève-Marie se sont mises avec entrain à la découpe et au pliage. Mais alors qu'Hassina et Cindy empilent indistinctement les triangles, Ève-Marie les classe selon les résultats du pliage. Lorsqu'il s'agit de les coller sur la deuxième feuille, Hassina et Cindy restent perplexes. C'est Ève-Marie qui leur souffle le principe de classement et leur indique le nom des types de triangles selon leur nombre d'axes de symétrie. Au moment où prend fin cette première phase de découverte, l'institutrice pose à toute la classe la question finale: *"Quelle conclusion peut-on tirer de cette recherche?"*.

Au début de cette phase, la maîtresse posait des questions simples: *"Alors, le triangle n°1, combien d'axes de symétrie a-t-il?"* ou *"Et le triangle n°3, est-ce qu'il a des axes de symétrie?"* (il n'en a pas). Alors, presque toutes les petites mains se levaient, insistantes. Là, tout à coup, de rares mains se lèvent, hésitantes. La seule qui maintient fermement sa main levée, c'est Ève-Marie, que l'institutrice

invite à donner la bonne réponse: *"Les triangles équilatéraux ont trois axes de symétrie"*. Mesure-t-on combien de sauts cognitifs sont nécessaires pour produire cette réponse? Quand la consigne indique qu'il faut découper et plier, il faut comprendre et être capable de classer par comparaison. Lorsqu'on demande de coller, il faut trier par catégories et être capable de les nommer. Il faut pouvoir identifier tous les triangles classés dans la colonne "trois axes de symétrie" comme des triangles équilatéraux. Et enfin, généraliser sous forme de propriété.

L'institutrice écrit la bonne réponse au tableau et demande à tous de la recopier. Et Stéphane BONNÉRY de commenter: *"Une bonne part des élèves de la classe se trouvent alors dans la même situation qu'autrefois, avec une leçon quasi magistrale (déguisée ici) qui, au bout du compte, devra être mémorisée au minimum (mais le contrôle de cette étape de mémorisation à la maison n'étant pas très valorisé dans la classe, la mémorisation elle-même n'est qu'approximative). Le savoir n'est souvent ni compris, ni retenu"*.

La leçon se termine par un exercice d'application de la nouvelle propriété découverte. On est donc bien dans un schéma, aujourd'hui très utilisé par les enseignants, en trois temps: une première phase où un savoir est censé être découvert, construit et émerger; une deuxième phase où le savoir est partagé, mutualisé à travers la comparaison des réponses à la dernière question; une troisième phase de consolidation, de réinvestissement du savoir découvert.

De cette observation, et de quantité d'autres, S. BONNÉRY propose une analyse inquiétante mais lucide. Selon lui, ce modèle de séquence de cours, très répandu, participe doublement à la fabrication d'inégalités: une *fabrication passive*, parce que le dispositif requiert des prédispositions; une *fabrication active*, parce qu'il "dispose" inégalement les élèves à apprendre.

LA FABRICATION PASSIVE D'INÉGALITÉS

"Si l'on y regarde de près, comment fonctionne cette séquence de cours?", se demande S. BONNÉRY. Au départ, les élèves n'ont que des consignes qui renvoient à des tâches matérielles: découper, plier, coller. Alors qu'il faut comprendre à demi-mot: comparer, classer, trier, catégoriser. Quels élèves perçoivent cet implicite? Ceux et celles qui sont en connivence avec la chose scolaire, avec l'enseignante, les "petits-maitres". Ceux et celles qui ont des prédispositions ou qui se sont forgés des dispositions en famille, hors de la sphère scolaire. Les autres ont des difficultés à s'extraire de la gangue des tâches ponctuelles et à faire intuitivement les sauts cognitifs nécessaires. Et à chaque saut raté, ils prennent un retard qui s'accumule au fil des heures de cours, des journées et des années. Ce sont les élèves "scolaires"³, "appliqués" voire "besogneux", "concrets et pratiques", dont certains grossiront les rangs des décrocheurs et des disqualifiés.

Les phases 2 et 3 de la séquence de cours s'enchaînent rapidement: elles permettent aux "bons élèves" de consolider la construction durable d'un savoir fermement fixé, tandis que les autres, dans le meilleur des cas avec précision, enregistrent passivement des conclusions qui les dépassent. La structuration temporelle de ce dispositif participe, elle aussi, à l'effet général: beaucoup de temps est consacré à des tâches matérielles (découper, plier, coller). Ce qui a pour effet que les phases 2 et 3, porteuses pourtant de beaucoup plus d'enjeu, sont plus rapides. Il ne reste plus de temps non plus pour un retour sur l'ensemble du dispositif. Retour qui permettrait peut-être, à celles et ceux qui sont passés à côté, de comprendre à *posteriori* l'utilité des différentes étapes, les liens logiques à établir, les sauts cognitifs à opérer.



Donner les clés pour comprendre les règles du jeu...

LA FABRICATION ACTIVE D'INÉGALITÉS

Les élèves "fragiles" et les élèves "forts" s'impliquent dans les activités à des moments différents, remarque S. BONNÉRY. Et l'enseignante, inconsciemment, les y encourage. Ainsi, les élèves fragiles sont sollicités au début de la première phase et ils sont souvent de participer le plus souvent possible. Mais il ne s'agit, en fait, que de les enrôler dans l'activité ou de vérifier où ils en sont. Quand ces élèves sont visiblement bloqués ou qu'ils demandent une explication, l'institutrice les aide à résoudre la tâche spécifique, mais ne les conduit pas à comprendre l'enjeu de savoir ce que cette tâche recèle. Cet enjeu reste une énigme à résoudre, dont il ne convient pas de révéler trop tôt la solution. Les élèves en connivence avec les attentes scolaires sont en général discrets dans les étapes simples.

En revanche, au moment décisif où il faut réaliser le saut cognitif attendu

par la stratégie d'apprentissage, ils entrent en scène. Soit ils sont interrogés par l'enseignante, quand les volontaires manquent pour donner les réponses aux questions les plus délicates. Soit ils sentent intuitivement à quel moment ils doivent intervenir. Et Stéphane BONNÉRY de conclure: *"On trouve ainsi le souci de «laisser l'élève» autant que possible apprendre «par lui-même» en le «mettant en activité», pour qu'il «donne du sens» aux apprentissages dans des «situations authentiques» partant des «représentations de l'enfant» et dans des «situations complexes» censées provoquer spontanément chez l'élève une recherche de savoir, l'activation d'opérations intellectuelles comme si celles-ci découlaient automatiquement de la simple mise en présence de tâches"*.

Cela permet aux élèves plus faibles de réaliser des tâches spécifiques et d'en être valorisés. Mais ils passent à côté du cheminement intellectuel qui permet d'entrer dans le vrai savoir. Ils participent au travail sans réellement

apprendre. Tandis que les élèves les plus complices des attendus silencieux de l'école ont compris qu'il faut chercher des règles et savoirs génériques dans toute situation spécifique, et ils sont en mesure d'effectuer les sauts cognitifs implicitement attendus aux bons moments. Fin de matinée grise d'un jour ordinaire de janvier, classe de cinquième primaire. Il s'est remis à pleuvoir. ■

JEAN-PIERRE DEGIVES

1. Stéphane BONNÉRY est sociologue, maître de conférences en Sciences de l'éducation à Paris 8. L'essentiel des informations rapportées ici sont issues de l'article "Scénarisation des dispositifs pédagogiques et inégalités d'apprentissage" in *Revue française de pédagogie* n°167, avril-mai-juin 2009, pp. 13-23. Son dernier ouvrage: *Comprendre l'échec scolaire*, La Dispute/SNEDIT, Paris, 2007, traite de la même problématique.

2. Art. cit., p. 18.

3. Il est paradoxal, et peut-être significatif, que cet adjectif, qui désigne le cœur même du métier d'écolier, ait pris une connotation négative.

4. Art. cit., p. 19.

Portrait d'un précurseur

"Ne dites point à l'enfant son défaut sans lui donner quelque moyen de le surmonter, et qui l'encourage à le faire, car il faut éviter le chagrin et le découragement que la correction inspire quand elle est sèche".



FRANÇOISE DOLTO? Célestin FREINET? Vous n'y êtes pas. Ce conseil fait partie des 123 "Préceptes sur l'éducation à l'usage des religieuses maîtresses", calligraphiés en 1832 sous la dictée de **Constant-Guillaume VAN CROMBRUGGHE**, fondateur de la congrégation enseignante des Dames de Marie. Moins célèbre, certes, que Don Bosco l'Italien ou Jean-Baptiste de la Salle le Français, ce Belge, qui contribua à la rédaction de notre Constitution en 1831, mérite d'être mieux connu.

Jeune prêtre brillant, parfait bilingue, il n'a que 25 ans quand il est nommé, en 1814, directeur du Collège diocésain d'Alost. Ému par la misère qui s'étale dès qu'on s'éloigne des beaux quartiers fréquentés par ses élèves, il rassemble une équipe de paroissiennes dévouées et fonde une école gratuite pour filles, qui leur enseigne le catéchisme, la lecture et la dentelle tout en leur offrant soupe et pain. Il pressent que c'est en éduquant les femmes qu'on lutte à la racine contre la misère morale et matérielle qui règne dans les campagnes et les banlieues, dévastées par les guerres et l'industrialisation sauvage.

Notre pays tombe, l'année suivante, sous la coupe de Guillaume le Taciturne, qui entend mettre tout l'enseignement sous la tutelle de l'État. VAN CROMBRUGGHE fonde et dirige un journal pamphlétaire, qui critique et attaque le tyran hollandais. Il est démis de ses fonctions, et son Collège est fermé. Il se voit même crossé par Rome pour ses audaces politiques. Mais il poursuit discrètement son œuvre d'éducation des jeunes filles dans le cadre paroissial. En 1830, la Belgique conquiert son indépendance. Libéral éclairé, VAN CROMBRUGGHE représente son évêque à l'Assemblée Constituante. Il y prononce plusieurs discours remarquables et défend avec passion la liberté d'enseignement. Inscrit dans la Constitution parmi les droits fondamentaux, ce principe permettra un développement exceptionnel des écoles catholiques belges tout au long du XIX^e siècle et au-delà.

Soucieux de donner aux filles une instruction solide, il recommande sans relâche l'exigence intellectuelle autant que la bienveillance radicale. Il sera le premier à envoyer de jeunes religieuses dans les écoles normales de l'État – il n'y en avait pas d'autres, à l'époque –, se moquant du scandale que cela suscite auprès des tenants de la clôture conventuelle. À sa mort, en 1865, les Dames de Marie dirigent cinq instituts regroupant plus d'un millier d'élèves. Poursuivant son inspiration, elles ouvriront, en 1912, la première section d'humanités classiques pour filles à Bruxelles et essaimeront en Angleterre, au Brésil, en Afrique.

"Ayez une affection véritable pour les élèves confiés à vos soins. Les défauts, les fautes en tout genre, l'ingratitude, l'insolence, le mépris, la haine même n'éteignent pas l'amour que Dieu porte aux pécheurs, comment éteindraient-ils le vôtre?" (C.-G. V. C.) ■

MARTHE MAHIEU

JEAN-PIERRE ASTOLFI

Saveurs d'apprendre

Dès mes premiers pas dans la recherche universitaire autour de la didactique des sciences et dans la formation initiale des enseignants en sciences, j'ai eu la chance de rencontrer **Jean-Pierre ASTOLFI**¹. De nombreux points de réflexion qui ont transformé ma pratique d'enseignant, de formateur, d'inspecteur m'ont été apportés par lui.

Reprendre quelques concepts qu'il a éclairés de sa réflexion féconde, de son intransigeante exigence, de son honnêteté à reconnaître les limites non encore explorées, me semble être le plus bel hommage à lui rendre.

L'erreur, un outil pour apprendre/enseigner. Dans l'apprentissage, l'erreur est la manifestation d'une manière personnelle de se représenter les choses, l'expression d'une cohérence autre... à transformer. Ce qui importe pour l'enseignant, c'est de pouvoir identifier ce processus de pensée pour en percevoir les lieux de divergences et pouvoir le retravailler avec l'apprenant. L'erreur n'est pas

une faute... dans le sens judéo-chrétien du terme. L'erreur est une chance, elle est la condition de l'apprentissage.

Les représentations mentales. Quel pas en avant nous fait-il faire vers une méthode inductive d'enseignement quand il nous décrit, avec une précision chirurgicale, les mécanismes des "déjà là" dans la tête de l'apprenant, ou le choc terrible entre le sens commun et le sens scientifique dans les savoirs disciplinaires, ce qu'on appelle, en pédagogie, l'obstacle épistémologique...

La rupture épistémologique. Ou comment casser un modèle qui nous va bien, pour le remplacer par quelque chose de moins facile à penser, à manier... Apprendre, c'est quitter ses certitudes pour en construire de nouvelles.

Les savoirs scolaires. Le propre du savoir scolaire est qu'il est insipide, incolore, inodore... donc peu attirant pour l'apprenant. "L'effort demandé n'a de sens que s'il rentre en résonance avec les centres d'intérêt des élèves". Cela ne veut pas dire "démagogie-pédagogie", mais que l'expertise d'un enseignant passe par sa compétence à "mettre un pied dans la porte" pour permettre à l'élève d'entrer en vibration avec une partie du jardin secret de la discipline. Il faut donner de la saveur aux savoirs. Le premier moment de l'apprentissage exige un renoncement à ce qu'on croyait savoir.

Enseignement par compétences. En janvier 2008, nous avons passé une soirée ensemble et nous avons entamé une joute intellectuelle autour de l'opportunité de l'enseignement par compétences. Je le savais assez critique. Le lendemain, c'est avec des formateurs du CNFETP de Lille² que nous avons, entre autres, retravaillé le sujet. Le concept "compétence" l'embêtait, lui qui puisait sa signification

dans le domaine du droit: "celui qui a compétence pour". Sur la question des dix compétences de l'enseignant, son opinion s'orientait vers un usage formatif du référentiel, et certainement pas certificatif. Du côté des élèves, le travail par compétences ne l'inspirait pas beaucoup; il préférerait de loin que l'on redonne une saveur d'extraordinaire aux savoirs qui servent à résoudre des problèmes... comme à en construire.

Voilà, en quelques traits, la personnalité pédagogique de Jean-Pierre ASTOLFI. Et puis, il y a l'homme, bâti dans la douceur et la patience; une belle carrure de culture et d'humanisme, qui ne mâchait pas ses mots pour objecter après vous avoir attentivement écouté. Je désire, une dernière fois, vous serrer la main, Monsieur ASTOLFI... "ASTOLFI, prononçait-il alors... Je suis corse, quoi!". Adieu, Jean-Pierre. ■

GUY CALANDE

DIRECTEUR COORDINATEUR
CNFETP LILLE, LYON, NANTES

1. Didacticien des sciences, professeur en sciences de l'éducation à l'Université de Rouen et, en 1981, rédacteur en chef des *Cahiers Pédagogiques*, J.-P. ASTOLFI est décédé en décembre 2009.

2. Centre National de Formation de l'Enseignement Technique Privé.

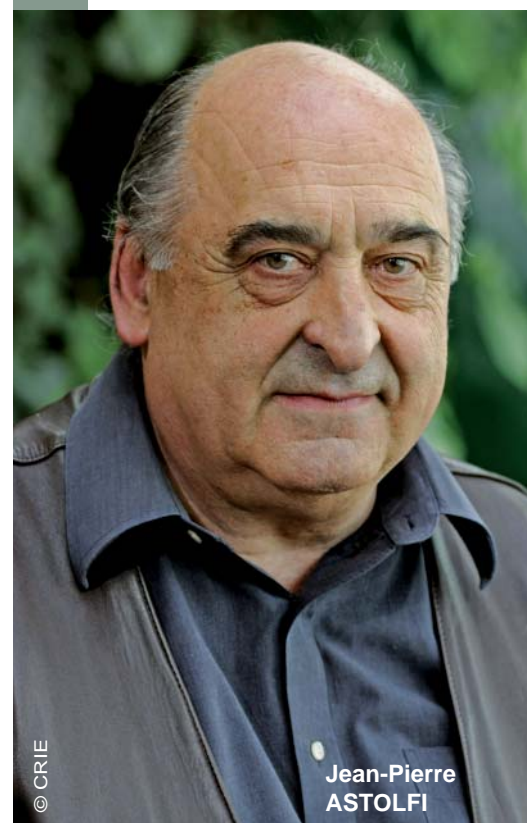
À LIRE... NOTAMMENT

La didactique des sciences, avec Michel DEVELAY, PUF, Coll. *Que sais-je?*, 2002

La saveur des savoirs: disciplines et plaisir d'apprendre, ESF, 2008

L'école pour apprendre, ESF, 9^e édition, 2010

L'erreur, un outil pour enseigner, ESF, 2009



Jean-Pierre ASTOLFI

© CRIE

Dans les petits papiers d'Isabelle

Les écoles sont nombreuses à visiter votre exposition (voir encadré). Comment les élèves réagissent-ils devant vos œuvres?

Isabelle de BORCHGRAVE: Quand j'ai l'occasion de croiser ces enfants ou ces jeunes, je n'hésite pas à leur donner des explications sur ce qu'ils voient. Ils écoutent attentivement, ils ont des crayons et du papier pour faire des croquis. Ils s'intéressent et sont très curieux. L'exposition fournit beaucoup d'explications sur la conception et la réalisation des costumes, et cela semble ouvrir leur imagination.

Vous arrive-t-il de travailler avec des écoles?

IdB: Je ne travaille pas directement avec des écoles, mais elles sont nombreuses à m'envoyer des stagiaires, des quatre coins du pays et aussi de l'étranger. L'atelier actuel commence d'ailleurs à devenir trop petit. Nous envisageons de déménager dans un espace beaucoup plus vaste, où seraient exposés plus de 200 costumes et où il serait possible de "faire école" comme autrefois, en partageant les idées, les techniques, en apprenant les uns des autres.

Vous aimez travailler avec d'autres?

IdB: J'adore avoir de multiples talents autour de moi, qui s'expriment dans le domaine des arts plastiques, de la couture, etc. Je crois beaucoup à la créativité collective. Et depuis toujours, j'essaie de communiquer mon enthousiasme aux enfants que j'ai l'occasion de côtoyer. Quand on leur montre de belles choses dont ils peuvent s'inspirer, qu'on leur en parle avec passion et de manière amusante, il suffit ensuite de les laisser faire. Ils ont bien plus d'idées que nous! Ce sont des génies dont il ne faut surtout pas étouffer la créativité.

Dans cette optique, quelle serait, selon vous, l'école idéale?

IdB: Elle serait faite de personnes généreuses, ouvertes, qui ne restent pas bloquées dans une façon de penser. Que ce soit pour être enseignant ou artiste, ce qui importe aussi, c'est de regarder le passé et de rester humble devant ces merveilles qui ont été faites avant nous. C'est ce qui manque le plus aux artistes d'aujourd'hui. *I Medici* n'a pu exister que grâce aux tableaux de l'époque. Il faut regarder ce qu'ont réalisé les grands artistes d'hier. Tout est là. On ne peut inventer qu'après avoir bien compris comment ils travaillaient... ■

PROPOS RECUEILLIS PAR
MARIE-NOËLLE LOVENFOSSE

Pour interviewer Isabelle de BORCHGRAVE, il faut parvenir à arrêter pendant quelques minutes le tourbillon d'activités qui constitue sa vie. Mais une fois que c'est fait, on se laisse rapidement gagner par un enthousiasme pour le moins communicatif...

I MEDICI

Jusqu'au 18 avril 2010, les Musées royaux d'Art et d'Histoire accueillent l'exposition "*I Medici - Une Renaissance en papier*" de l'artiste Isabelle de BORCHGRAVE. Née à Bruxelles, I. de BORCHGRAVE est diplômée en Arts décoratifs. Elle débute comme designer et crée des produits de décoration de maison, de la faïence, des porcelaines. Sa rencontre avec la costumière Rita BROWN marque un tournant dans son parcours artistique. Elles vont concevoir une fabuleuse collection de vêtements historiques... en papier!

Avec *I Medici*, c'est la première fois qu'une exposition importante des œuvres de l'artiste est organisée en Belgique. On peut y voir 29 costumes inspirés par la mode florentine en usage à la cour des Médicis à l'époque de Laurent le Magnifique (1449-1492). Le papier coupé, plié, collé et peint à la main selon une technique de trompe l'œil donne aux costumes, aux coiffes, aux bijoux toute l'apparence de la réalité. L'exposition laisse transparaître la rigueur d'une historienne de l'art, qui s'appuie sur des recherches méticuleuses, imite à la perfection la soie, le velours, les broderies et la dentelle de jadis. Ses œuvres plongent littéralement le spectateur au cœur d'une époque disparue.

www.imedici.net
Musée du Cinquenaire
(Bruxelles)
Info: 02 741 72 11
www.isabelledeborchgrave.com



Photos: Brigitte GERARD

Papier ou tissu: l'imagination au pouvoir

■ **Malou HARRAY** a été professeur d'Arts plastiques, à Liège d'abord, à Bruxelles ensuite, au secondaire et au supérieur. Pensionnée aujourd'hui, elle reste passionnée par le papier et les innombrables possibilités de création qu'il offre. Elle continue à partager, lors de stages, les techniques qu'elle a apprivoisées concernant le papier fait-main et sa passion pour l'étude chromatique. Elle est régulièrement invitée à participer à des expositions avec des artistes belges et étrangers.

"J'ai commencé à m'intéresser au papier dans les années 70. J'ai glané des informations et du savoir-faire partout où je pouvais. Il n'existait pas grand-chose, à l'époque, en matière de formation au travail du papier. Par la suite, j'ai créé un atelier papier à l'école où j'enseignais, et j'ai donné des cours à l'Académie internationale d'été pendant les vacances. Les élèves se bousculaient pour y assister! Je leur apprenais notamment à fabriquer du papier en récupérant tous ceux qu'on pouvait trouver. Aujourd'hui, c'est très à la mode de recycler, fabriquer quelque chose d'original et de beau à partir de matériaux de récupération, mais quand j'ai commencé à le faire, c'était très nouveau! C'est toujours un plaisir de travailler une matière qui va peu à peu donner naissance à de belles feuilles, régulières, avec un toucher intéressant. On fait ensuite des recherches de composition. On peut utiliser diverses teintures, on crée des volumes..."

L'imagination peut s'exprimer au travers de réalisations très différentes. Je me souviens d'un jeune Chinois, au régentat, dont les parents tenaient un restaurant. Il est arrivé un jour avec une série de serviettes vertes et rouges. Il en a fait de la pâte, puis les a mélangées progressivement pour faire apparaître une série de nuances. C'était superbe! Je connais le travail d'Isabelle de BORCHGRAVE, que j'admire beaucoup. Lorsque j'étais enseignante, il m'est arrivé de travailler sur la Renaissance italienne (en particulier, sur la reproduction d'une fresque de Paolo UCCELLO) avec mes élèves, en lien avec ma collègue, professeur d'histoire de l'art".

■ **Anne MASSIN** est chef d'atelier à l'Institut Saint-Sépulcre à Liège, qui compte une section mode et création et une section confection. Elle a visité l'exposition *I Medici* et brule d'impatience d'y emmener ses élèves.

"Cette exposition est intéressante à plusieurs points de vue, à commencer par le côté historique. Pour bien préparer la visite avec les élèves, j'ai demandé à ma collègue qui enseigne la connaissance mode de recevoir l'histoire du costume à l'époque de la Renaissance italienne, à partir de reproductions de tableaux. Ils vont observer les détails des tenues, les types d'étoffes utilisées, etc. Après avoir étudié ces tableaux, les élèves pourront découvrir les costumes en 3D à l'exposition. Mais pour des jeunes qui étudient la couture, c'est aussi une occasion exceptionnelle de leur montrer qu'il est possible d'appliquer leurs connaissances au niveau de l'art. C'est le papier, le matériau de base, mais on sent bien qu'il y a là derrière une excellente connaissance du tissu. Les personnes qui ont réalisé ces costumes ont allié l'aspect artistique avec le côté pratique de la confection. Et ce n'est pas seulement la silhouette qui est intéressante à voir, on peut regarder les détails de près et voir avec quelle minutie tout cela a été réalisé. Et en couture, on sait à quel point la précision et les détails comptent!"

Ces aspects-là du métier sont mis en évidence au travers d'un exemple époustouflant de ce qu'on peut arriver à créer. Quand on travaille différents types de tissus avec les élèves, on voit qu'ils sont souvent freinés par la nature de l'étoffe qu'ils ont entre les mains. Leur montrer ce qu'on peut faire à partir du papier, dont le manque de souplesse devrait, logiquement, constituer un réel obstacle, ne peut qu'ouvrir leur imagination. Isabelle de BORCHGRAVE est passionnée et passionnante. Les jeunes ont besoin de rencontrer des personnes comme elle qui les épatent, les font rêver et leur donnent envie d'aller plus loin". ■

PROPOS RECUEILLIS PAR
MARIE-NOËLLE LOVENFOSSE



Photo: François TEFNIN

[L'EXTRAIT]

**Nadia BUTAUD
Marie-Cécile KOVACS**

Rapports de classe
Éditions de l'Olivier, 2008

"De quoi vont-ils se souvenir? Je ne sais s'il restera quelque chose des listes que je leur ai répétées, au-delà de l'examen. Je ne le souhaite pas tellement, je préférerais qu'ils en aient gardé la capacité à retenir ce qu'ils laissaient s'envoler. J'espère plutôt qu'ils conserveront certaines phrases en tête. Celles que je ne leur ai pas dit d'apprendre. Un vers de Racine ou d'Hugo peut-être. Un début de roman. Une réplique de Figaro. Et moi, de quoi vais-je me souvenir? J'oublierai bientôt le nom de beaucoup. Pas leur visage, je crois. Je me souviendrai des insupportables et des délicieux. Je n'oublierai pas ceux qui ont su me faire confiance. Je me remémorerai certaines provocations et quelques remerciements. Il y a quelques années une dizaine d'élèves de ma classe de stage qui venaient de passer leurs dernières épreuves du bac ont souhaité me revoir. J'ai été touchée qu'ils ne m'aient pas oubliée, touchée de ce désir de boucler la boucle aussi, puisque c'était moi qui les avais accueillis lors de leur première heure au lycée. Et puis ils avaient dû finir par découvrir qu'ils étaient mes premiers élèves. Les centaines d'élèves que j'ai eus depuis se souviendront-ils de moi quand ils ne me croiseront plus dans les couloirs, une fois le lycée quitté? Moi, je n'ai pas oublié mon professeur de français du lycée. J'ai en tête son visage et son nom. Mais j'ai une excellente mémoire". ■ (p. 130)

UN LIBRAIRE, UN LIVRE

Antonio CABALLERO

Un mal sans remède

Belfond, 2009

Ignacio ESCOBAR est poète. Il a 31 ans, il est narcissique, paresseux, dépressif, alcoolique, cynique, séducteur, et il fait le désespoir de son entourage. Tandis que sa compagne Fina veut un enfant, et que sa mère aspire à son mariage, lui n'a qu'une envie: écrire des poèmes, et si possible, sans sortir de son lit. Mais un jour, Fina le quitte. Il se lance dès lors à sa recherche dans les rues de Bogota, et se verra exposé à toutes les situations qu'il s'employait si bien à éviter jusqu'alors.

À travers les pérégrinations de cet anti-héros dans le Bogota des années 1970-1980, **Antonio CABALLERO** nous livre un portrait au vitriol de l'oligarchie colombienne ainsi qu'une réflexion sur le rôle de l'artiste dans la société. Ce premier roman, à l'humour ravageur et totalement désespéré, a notamment été salué par Gabriel GARCÍA MÁRQUEZ et Fernando VALLEJO.

Jean THONNART
Librairie La Dérive
Grand-Place 10
4500 Huy

Tél. 085 21 25 14
info@laderive.com

CONCOURS

Gagnez un exemplaire d'un des deux livres ci-contre en participant en ligne, avant le 25 mars, sur www.entrees-libres.be > concours.

Les gagnants du mois de décembre 2009 sont:

Leïla BEN GARBI, Jeanine SEGAERT, Bernard COUMANS, Sébastien BOURGEOIS, Cassiopée MAIRIAUX, Aurélie GHILAIN, Catherine LEBRUN et Pauline HENRIOUL.

LE GRAND MIROIR

Rose-Marie FRANÇOIS

L'aubaine

Luc Pire / le grand miroir, 2009

Plusieurs personnages jouent successivement le rôle principal de ce roman, situé en plein repas familial, en Alsace. Cette région se trouve à la croisée des mondes, entre Allemagne et France, entre bourreaux et victimes, et les générations de l'après-guerre tentent d'y vivre, d'oublier, de reconstruire. *L'aubaine* est un ouvrage polyphonique, dans lequel **Rose-Marie FRANÇOIS** nous fait entendre la voix de chacun, mais aussi son silence, qui met en lumière la parole de l'autre et ses manques. Le lecteur sera pris dans un réseau d'échanges entre personnages et pourra s'enrichir au gré d'identifications multiples... BG



les plus fréquemment posées).

Nous effectuons également des études de marché afin de trouver le fournisseur le plus attractif en matière de téléphonie, de service bancaire, de secrétariat social... Le but est de signer un accord-cadre pour faire bénéficier nos établissements scolaires des meilleurs tarifs. Par ailleurs, nous réalisons des études statistiques à partir des données fournies par les écoles, et notamment leurs décomptes finaux. Enfin, le service est également en charge de la formation des PO, directeurs et économistes concernant ces matières". BG

En savoir plus?

www.segec.be >
gestion économique

Anne METHENS:

anne.methens@segec.be
tél. 02 256 70 26 - fax 02 256 70 27

Charlotte DELCROIX:

charlotte.delcroix@segec.be
tél. 02 256 70 25 - fax 02 256 70 27

tables d'un projet de fusion, la capacité financière à se lancer dans un nouveau projet d'investissement... Il arrive aussi que des PO nous informent de difficultés financières. Nous analysons alors la situation et tentons de dégager des pistes de solution. Nous offrons donc aux PO un service d'assistance dans leur gestion, et cela en collaboration avec les services diocésains et d'autres services transversaux du SeGEC (SIEC et service juridique).

Un autre aspect de notre travail concerne les publications. Une bonne vingtaine d'outils sont disponibles sur le site Internet du SeGEC. Ceux-ci ont pour objectif d'aider les gestionnaires d'établissements dans leur pratique. Ainsi, nous avons par exemple élaboré un recueil reprenant les écritures comptables les plus fréquemment rencontrées dans les écoles. Ces outils sont complétés par une «foire aux questions» (réponses aux questions

UN DÉPLIANT ET
DES FORMATIONS POUR LES PO

Le Service Pouvoirs organisateurs du SeGEC a édité récemment un dépliant présentant le rôle et le mode de fonctionnement d'un PO. Intitulé "Des Pouvoirs organisateurs pour penser et organiser les écoles, les centres PMS, les internats", ce dépliant s'adresse à tout (futur) membre d'un PO. Il est téléchargeable sur le site du SeGEC (www.segec.be > Pouvoirs organisateurs), et des exemplaires peuvent être obtenus sur demande auprès de Carmen RUIZ (carmen.ruiz@segec.be).

Par ailleurs, les prochaines formations gratuites organisées par le Service PO se dérouleront le 27 mars prochain à Liège, de 9h30 à 12h30. L'une s'intéressera à la gestion du personnel sur fonds propres, tandis que l'autre sera consacrée à l'évaluation du travail du directeur stagiaire.

Les inscriptions sont à rentrer au Service PO au moins 10 jours avant la formation (www.segec.be > PO > formations 2009-2010). BG

WWW.JARRETEQUANDJEVEUX.ORG



Comment parler des drogues à des enfants de 10-12 ans?

Suite à cette interrogation émanant régulièrement de parents et d'enseignants, Infor-Drogues a décidé de réaliser un outil qui traite... des jeux vidéo.

C'est par ce biais, en effet, que sont abordées des questions telles que la consommation abusive et la dépendance. Un roman écrit par **Nicolas ANZION**, *J'arrête quand je veux!*, raconte l'expérience de Théo en la matière.

Un site Internet propose des informations, des idées de discussion et des pistes pédagogiques à destination des parents et des enseignants. Quant aux enfants, ils sont invités à y poser toutes les questions qu'ils souhaitent au départ du roman, qui vient de sortir en librairie. MNL

MAIS QUE FAIT LE SEGEC?

Le Secrétariat général de l'enseignement catholique organise de nombreux services à la disposition des établissements qu'il fédère. Présentation du Service Gestion économique par sa responsable, **Anne METHENS**.

"Le Service Gestion économique s'adresse à tous les niveaux d'enseignement, centres PMS et internats. En charge des questions relatives à la situation économique et financière des établissements, nos interlocuteurs principaux sont les Pouvoirs organisateurs (PO), directions d'écoles et économistes. Ces derniers peuvent s'adresser à nous notamment pour des questions de comptabilité et de fonctionnement des logiciels utilisés dans les établissements. Quant aux PO et directions, leurs questions portent davantage sur les obligations comptables et fiscales des ASBL, les implications financières et comp-



L'argent est un bon serviteur, mais un mauvais maître

"C'est aussi bête de mépriser l'argent que de l'adorer", disait Tristan BERNARD.

L'argent fait partie de notre quotidien et il est utile, parfois, de se pencher sur son histoire et son rôle dans nos sociétés. C'est ce que se propose de faire le journal de classe, pour l'année scolaire 2010-2011.



Photo: François TEFNIN

La monnaie n'a pas toujours existé sous les formes que nous connaissons. Il faut bien convenir que l'une des unités de référence des Grecs et des Romains, le bœuf, n'était guère pratique.

DU BŒUF À L'EURO

Les commerçants voyageurs ont donc opté pour le sel, moins encombrant et non périssable. C'est en Lydie, située dans la Turquie actuelle, que les premières pièces de monnaie sont apparues 600 ans avant J.-C. Chez nous, en 1830, la Belgique indépendante a opté pour le franc comme unité monétaire.

Mais ce n'est pas tout de se fixer une monnaie, il faut aussi que celle-ci soit un moyen d'échange simple, et donc une unité de mesure qui ne varie pas trop dans le temps. Les défenseurs de l'Union européenne, conscients que la réussite de leur projet était freinée par la multiplicité et la fluctuation des monnaies, proposèrent dès lors, dans le Traité de Maastricht en 1992, la création de la monnaie unique.

COLLABORATION ET COMMUNICATION

En Belgique, depuis janvier 2002, comme désormais dans quinze autres pays européens, nous avons des euros dans nos portefeuilles. Les billets, outre leur valeur financière,

ont également une valeur symbolique. Les concepteurs ont voulu promouvoir, par les images de fenêtres et de portails au recto, les valeurs d'ouverture et de collaboration. Les ponts au verso évoquent la communication de manière générale, et celle des peuples en particulier. L'observation de chaque billet permet de voyager ainsi dans le temps, de l'architecture gréco-romaine aux constructions modernes remarquables.

Du pont du Gard à celui de Puente la Reina sur la route du pèlerinage de Saint-Jacques-de-Compostelle, ou de la cathédrale de Reims aux serres royales de Laeken, ces billets nous révèlent aussi la richesse de notre patrimoine européen.

ÉTHIQUE ET FINANCE

Il ne faut cependant jamais perdre de vue que l'argent est un outil au service de l'homme, un instrument de solidarité et de fraternité autant qu'un moyen d'échanges commerciaux. Les crises financières et leurs conséquences mondiales montrent combien il est essentiel de préserver l'éthique dans la finance mondiale. *"Ne pas comprendre la vraie nature sociale de la finance, c'est se condamner tôt ou tard à la déroute, car elle ne peut pas fonctionner sans ce but collectif. La finance est au service de l'économie, et l'économie est*

au service de l'homme", écrit Henry QUINSON, spécialiste de l'économie internationale. Devenu moine des cités, il s'interroge aussi sur ce qu'est un juste salaire, dans une société où la différence entre le revenu minimum des salariés et la moyenne des rémunérations des plus grands patrons est de 1 à 300. L'échelle des rémunérations est le reflet de nos échelles de valeurs, et cela doit nous interpeller.

L'ARGENT DANS L'IMAGINAIRE COLLECTIF

Les mythes, contes et légendes évoquent depuis toujours le caractère ambigu de l'argent: désirable, mais dangereux. Ces récits alimentent notre imaginaire. Aux États-Unis, l'espoir fou des immigrants à la recherche du filon permettant de faire fortune rapidement a provoqué ce que l'histoire a retenu comme "la ruée vers l'or". La réalité sera cruelle pour ces pionniers. La grande précarité dans laquelle ils sont contraints de vivre provoquera la mort de 10 000 d'entre eux en 1848. Charlie CHAPLIN en fera un film qui évoque la grande misère de cette époque. Mais le mythe est tenace, et selon les dessins animés, l'oncle Picsou, le canard le plus riche du monde, aurait bien fait fortune grâce à la ruée vers l'or! ■

ANNE LEBLANC

Journaux de classe Licap 2010-2011

Disponibles en deux formats

Découvrez-les sur www.licap.be



Semainier

€ 3,73

Version de base

€ 4,56



Journalier

Un outil indispensable pour une communication claire et structurée

Un journal de classe sur mesure, adapté à votre école

Nombreuses possibilités de personnalisations

Une plus-value rédactionnelle:

Thème 2010-2011 L'argent

Un sujet qui ne laisse personne indifférent. Un sujet à traiter sous tous ses aspects. Ce thème offre des pistes de réflexion pour tous, élèves comme professeurs sur l'utilité, la valeur et les ambivalences de l'argent.

Un dossier informatif, des textes, des citations et des approches plus ludiques : autant de manières de décliner ce thème qui accompagnera chacun durant cette année scolaire.

Des questions ? Un conseil ? Vous avez fait votre choix ?

Contactez Geneviève Waterkeyn :

tél. 02 509 97 19

fax 02 509 97 04

e-mail agenda@licap.be



Licap scrl
Rue Guimard 1
1040 Bruxelles





Photo: François TEFNIN

Une leçon presque parfaite

Je ne sais pas si vous êtes comme moi, mais je m'étonne du succès de certaines émissions de télévision. Ce boum médiatique questionne souvent nos appétits télévisuels.

TABLE D'HÔTES

Ainsi, prenez les prouesses d'audience engrangées par l'émission de télévision "Un dîner presque parfait". Le principe est simple: cinq quidams, gastronomes par ailleurs, s'invitent successivement à dîner. Chaque soir, les visiteurs notent sur 10 – comme à l'école – la qualité du repas de leur hôte, la décoration de sa table et l'ambiance qu'il/elle a réussi à installer durant la soirée. Ils s'astreignent à motiver leur jugement – comme à la cour d'assise. À la fin de la tournée, le vainqueur s'en retourne avec un chèque de 1000€ – comme dans un jeu télévisé. Histoire, sans doute, de fêter dignement sa victoire au resto!

REMETTONS LE COUVERT

À voir le succès de cette saga culinaire, ne serait-il pas possible d'en copier-coller une transposition scolaire, avec similaire empressement des candidats? Cinq maîtres zélés s'en iraient ainsi picorer dans l'assiette didactique de leurs collègues en participant à une de leurs heures de cours ou d'atelier. Risquons-nous à concevoir ce que pourraient être leurs commentaires:

- Oh, comme cette mise en situation est gouteuse!
- Qu'est-ce que tu as mis dans la préparation de ta situation-problème?
- Tes exercices d'application, tu les

cuis au four micro-ondes de la structuration ou à la cocotte-minute socio-constructiviste?

- Combien de temps laisses-tu mijoter les nœuds-matières sur les papilles gustatives de tes élèves?

- Tes compétences sont insuffisamment assaisonnées d'indicateurs épiciés!

- L'harmonie entre ton exposé théorique et les applications est aussi réussie que l'association d'un gigot d'agneau et d'un Coteaux de Saint Christol!

LA COTE À L'OS

La cloche sonne la fin de la leçon. Les élèves éparpillés en récréation, vient le moment de l'évaluation. Âmes susceptibles et adversaires farouches de la psychanalyse, interrompez ici votre lecture, place à l'intervision. Il ne s'agit évidemment pas de couper les spaghettis de la pédagogie en quatre dans le sens de la longueur, mais de dire avec ména-

gement en quoi le collègue d'occasion "peut mieux faire", selon la formule consacrée par les bulletins plus faciles à rédiger qu'à recevoir. Vous ne voudriez quand même pas devoir ramasser à la petite cuillère ce brave confrère qui a osé vous présenter un cours bouchonné, une leçon pas assez cuite ou une séance de laboratoire carbonisée! On ne va pas en faire tout un plat, mais, tout de même, la vérité a ses droits. Et puis, finalement, "c'est pour son bien", autre antienne bien connue des conseils de classe! Et si c'est bon pour eux (les élèves), pourquoi ne serait-ce pas bon pour nous (les profs)?

DEUXIÈME SESSION

Et puisque la sauce prend, comme diraient nos amis DEVOS et LEMMENS, imitant le casting d'origine, on pourrait prévoir une émission exceptionnelle, où il s'agirait de faire la classe dans un cadre improbable. Alors, ami(e) lecteur(-trice), intéressé(e)? Venez donner une heure de cours sur la composition chimique des odeurs dans les vestiaires du Standard, ou une autre sur le sentiment de solitude dans les grottes de Han, ou une autre encore sur le mouvement non rectiligne et non uniforme dans l'enclos des rapaces du Parc Paradisio! Envoyez-nous votre candidature à température; fourbissez vos armes compétentielles et affutez vos critères évaluatifs. À table! ■

EUGÉNIE DELCOMINETTE

eugenie@entrees-libres.be

LE CLOU DE L'ACTUALITÉ ■ DES MATHS DÉSSERTÉES (P. 11)



www.clou.org